VALLESPIR

L'*Escaldadou*, à Amélie-les-Bains
par **F. SALVAT**

385

Août 1928 N° 6 Prix : 4 fr.

VALLESPIR

REVUE LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE

Paraissant tous les deux mois.

CÉRET (Pyrénées-Orientales)

DIRECTEURS : MICHEL ARIBAUD — CHARLES BADIN

Chèques Postaux 4341 Toulouse — Téléphone : 14

COLLABORATEURS :

Jean AMADE, Pierre CAMO, Victor CRASTRE, Carlos de LAZERME, Henry MUCHART, Henry NOELL, Joseph-S. PONS, Frédéric SAISSET, François TRESSERRE.

COLLABORATEURS ARTISTIQUES :

MANOLO, Pierre BRUNE.

ABONNEMENTS :

France et Colonies, un an.....	15	fr.
Etranger, —	25	fr.

LE NUMÉRO : 4 FRANCS.

Les Abonnements doivent être adressés à M. l'Administrateur de VALLESPIR, 12, Rue Saint-Ferréol, CÉRET.

Le Gérant, F. CASTEIL. — CÉRET, Imp. F. CASTEIL

SOMMAIRE

VALLESPIR.	Le Massacre de nos Forêts
Michel ARIBAUD. . .	Canicule
Frédéric SAISSET . .	Eté
Jean LEBRAU. . . .	Roger Grillon
Jean AMADE	Boniface ou l'âne blanc
Louis DÉJEAN. . . .	Impressions d'un soir
Josep.-S. PONS . . .	Poema que vola
Paul GUITARD. . . .	Au bois, où sont les fées...
Pierre CAMO	Le tombeau de Marc Lafargue
Charles BADIN. . . .	Les Livres
CRITON	La vie des Provinces

Illustrations

Couverture de F. SALVAT. - Dessins de Roger GRILLON, P. BRUNE, F. PASQUIER et H. BORDES.

EDITORIAL

LE MASSACRE DE NOS FORÊTS

Ce mois d'Août qui s'achève est marqué du signe sinistre de l'incendie. Du Perthus à Argelès, de Montesquieu aux aspres de Vivès, la forêt a flambé. Jusqu'à la montagne de Céret qui a donné son tribut au massacre, et seules les vertes châtaigneraies des sommets ont empêché le développement du fléau. Ces admirables forêts de chênes-lièges au lourd feuillage couleur de plomb, aux troncs ensanglantés ne sont plus que lugubres déserts, où pointent, de ci, de là, des moignons d'arbres calcinés.

Ce désastre, sur lequel la presse quotidienne n'a pas assez insisté, diminue considérablement la richesse de notre pays vallespirien. Un propriétaire de l'Ecluse, avec qui nous nous sommes entretenu quelques heures après l'incendie, nous a exposé sa ruine, les larmes aux yeux. Il avait en 1890 débroussaillé la montagne et ensemencé de glands l'aride pierraille. En 1917 seulement, notre homme pouvait écorcer une partie des arbres. Un an après, l'incendie détruisait les chênes ainsi démunis de leur écorce. Le désastre actuel achève d'anéantir près de quarante ans d'efforts qui n'avaient encore donné aucun résultat.

Si ce rythme continue, il ne restera plus une forêt intacte dans tout notre Vallespir. Car il ne faut pas se leurrer, les chênes-lièges et les chênes-verts touchés par la flamme ne repoussent pas. L'herbe même semble s'éloigner avec effroi de ces terrains calcinés qui rappellent les paysages lunaires de la tranchée.

Quels sont les responsables de ces incendies ? Causes naturelles, disent les uns, malveillance, disent les autres. Quant à nous, notre opinion est faite : ce sont des mains criminelles qui, chaque année, à la même époque, à peu près sur les mêmes lieux, allument les brasiers dévastateurs. Les charbonniers, les rôdeurs, toute cette lie refoulée d'Espagne qui infeste nos montagnes a complète licence, car pour le moment aucune surveillance n'est exercée sur cette partie de notre patrimoine national.

Reste à savoir jusques à quand un pareil scandale sera toléré !

VALLESPIR.

CANICULE

J'ai sous les yeux — ou pour mieux dire — j'ai sur les yeux notre dernier numéro de « Vallespir ». L'abonnement à vingt francs ? ... Oui-da, mon cher Roussillon ; mais accepteront-ils ?... Marcheront-ils[1] ?...

Quelle angoisse... et aussi quelle chaleur ! *Merdre de merdre !* comme dirait Ubu, qu'il fait chaud et que ces diablesses de cigales chantent aigre ! L'ombre des platanes ne donne plus de fraîcheur et le chien qui était allongé à côté de moi, dans le pré, s'éloigne en tirant la langue et va secouer sous un autre arbre les puces qui le martyrisent.

En face, le mur du vieux mas rissole et je songe qu'autrefois avec des nobles féodaux, des seigneurs suzerains, quelques serfs et quelques manants, au lieu de vigne monotone et stupide, il aurait pu y avoir là de frais ombrages avec des pièces d'eau et des fontaines non moins fraîches, avec... avec encore, il y a dans les trois cents ans, un La Quintinie ou un Monsieur Le Nôtre pour dessiner et ordonner nos jardins... à moins que, serf ou manant, notre noble féodal ou notre seigneur suzerain, sans égard pour notre lassitude, ne nous eût envoyé son pied quelque part pour nous en faire « mettre un coup ».

Ah ! autrefois, avec ces nobles féodaux, ces suzerains, ces serfs, ces manants, il y avait de vastes palais, de hauts châteaux avec des tours, des salles en voûte bien fraîches et sans mouches ; il y avait des masures, il y avait des chaumières aux murs tapissés de verdure ; il y avait aussi de mauvais chemins avec des fondrières ; il y avait ... que n'y avait-il pas ?

Maintenant les hauts châteaux, leurs tours, leurs salles en voûte gisent à côté des prérogatives de la noblesse et, souvent, à côté de la noblesse elle-même. Les routes se sont élargies et améliorées ; nos landes ou nos garrigues sont deve-

(1) « Ils » ne sont pas ni les « Teurs », ni les Cannibales, ni les bêtes féroces du bon Tartarin. « Ils » eh bien !... ce sont les abonnés de « Vallespir ».

nues champs, vignes ou jardins, tout cela au profit d'un peuple et aux dépens des vastes domaines et des hauts châteaux qui *n'ont plus de gens à leur taille pour les habiter.*

Et c'est par ces domaines et surtout par ces habitations que peut s'apprendre l'histoire d'un pays, d'une nation.

Un peintre a dit que cette histoire est toute écrite dans la collection de nos costumes et Alexandre Dumas, le père, nous parle d'un coiffeur qui a su démontrer que politique, morale et philosophie, tout se trouve dans la forme de la perruque et dans les modes successives de la coupe des cheveux.

C'est donc peut-être parce que l'on portait des perruques que bien des campagnes des généraux du grand Roi furent si compassées et si patientes. C'est donc peut-être encore parce que l'on faisait la guerre avec des salutations et de l'étiquette que l'on portait de si belles perruques. Peu importe; mais ce qui est certain c'est que l'une de ces choses est la conséquence de l'autre et nous pouvons en somme affirmer que la tactique d'un Catinat ou d'un Luxembourg ou d'un Villars ne dépendit jamais que de l'équilibre de sa perruque.

Peut-on savoir combien de fois la pensée d'un grand homme de cette même époque — d'un La Bruyère par exemple — n'a pas été gênée par cet appareil fait de faux cheveux ? Ne serons-nous pas amenés à reconnaître un jour que la sublime fougue de Bossuet ne lui vint que de ce que *son état lui défendait de porter perruque?*

Nous pourrions pousser plus loin notre corrélation ; mais nous « en passerons » — et des meilleurs — pour en arriver et nous arrêter à Monsieur de Voltaire qui buvait soixante-douze tasses de café par jour et qui dut certainement à cette infusion, alors à la mode, la vivacité et aussi la causticité de son esprit.

On peut donc le dire sans crainte : mœurs, habits, perruques et café, tout s'harmonise sous la calotte des cieux. Le code civil, nous dit-on, a tué la fortune héréditaire et les palais n'ont plus leur raison d'être. Les palais n'ayant plus leur raison d'être, l'imagination, les conceptions admirables des artistes qui concouraient à leur édification et à leur ornementation se sont abaissées au rang de nos piètres constructions. Tout est allé en dégringolant : « du marbre nous sommes tombés au plâtre », de la peinture au chromo des familles et des meubles de Boule, aux chaises en série.

Cependant qu'on n'aille pas considérer tout ce que nous venons de dire comme les lamentations d'un esprit chagrin : nous sommes certain que, sous d'autres formes, le beau et le sublime reprendront leur empire et *enfanteront des merveilles.*

Quant à nous, trop vieux peut-être pour voir l'entière réalisation de celles-ci, saisissons promptement ce qui reste de nos « vieilles choses » pour en léguer au moins l'image et le souvenir à ceux qui viendront après nous.

Mais faisons vite ; il ne restera bientôt plus rien de ces domaines, de ces châteaux et des mœurs, si curieuses pour nous, des populations de villes, de villages ou de hameaux souvent si pittoresquement bâtis. Les habitants de nos cités portent déjà tous le même veston ou la même cotte bleue ; tous fréquentent les mêmes lieux, assistent aux mêmes spectacles, parlent la même langue.

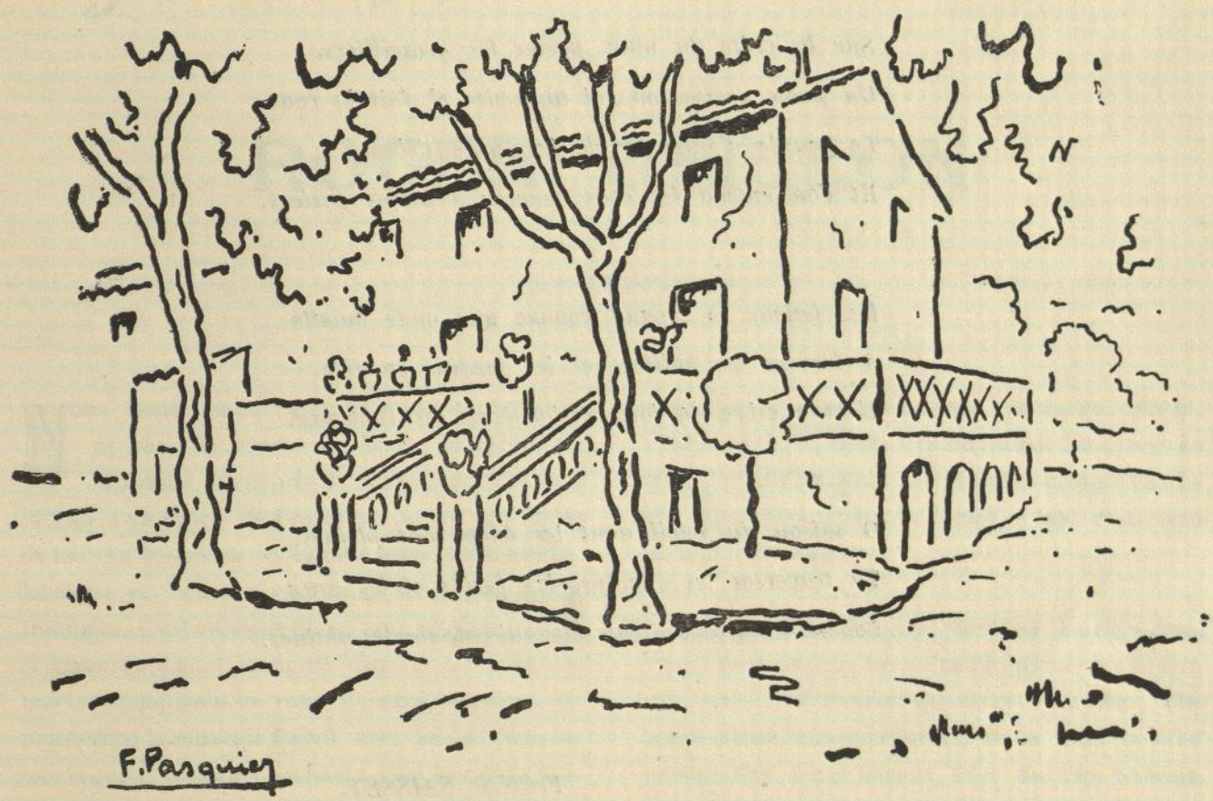
Les rues s'élargissent, les maisons s'alignent, les banlieues s'assainissent : hommes et maisons, tout s'uniformise...

...L'abonnement à vingt francs ?... Mais oui, mon cher co-directeur.

MICHEL ARIBAUD.

Juillet 1928.

—



ÉTÉ

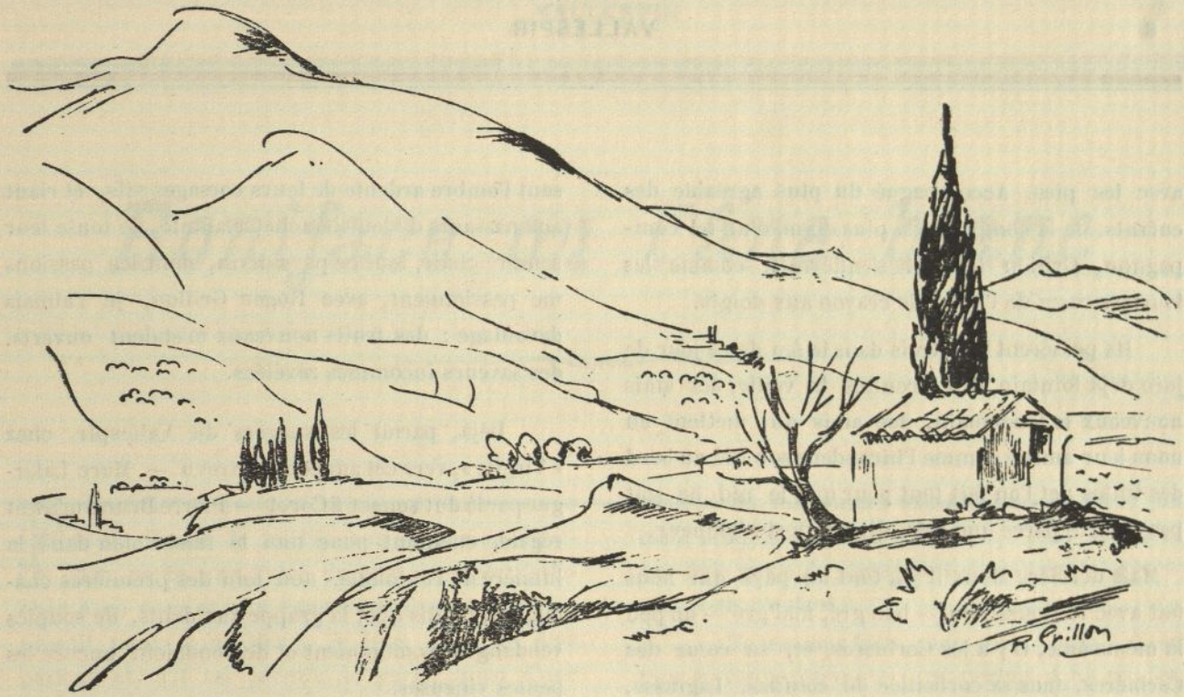
Un vol d'abeilles tourne au-dessus des rosiers
Où la lumière matinale glisse et joue.
Une enfant passe avec du soleil sur la joue
Dans la ronde des buis autour des balisiers.

Sur la crête du mur, parmi les groseilliers,
Un paon dresse son col turquoise et fait la roue.
Le peuple d'animaux de la ferme s'ébroue
Et l'on entend les coqs chanter à pleins gosiers.

La chaleur se répand comme une onde muette
A travers les halliers et les jardins en fête,
L'arbre vibre de joie et danse en ses rameaux.

O saison du soleil dont les âmes sont pleines,
Tu traverses les champs, les forêts et les eaux
Comme un grand oiseau d'or qui vole sur les plaines.

Frédéric SAISSET.



ROGER GRILLON

Nous nous sommes connus sous le signe du cyprès, du cyprès de Moux, du cyprès de Lagrasse, du cyprès de Prades, puisque c'est l'image d'un cyprès de Prades qui scelle aux murs de ma vieille maison villageoise cette belle amitié. Le signe du cyprès : rien de plus sûr, de moins trompeur. C'est un signe dans l'azur, et, par ailleurs, si vigoureusement enraciné dans la terre où les morts recomposent les roses de chaque saison, les morts dont le souvenir frémit avec les oliviers, les morts que le rossignol enchante. Mais le cyprès chez nous n'est pas qu'au cimetière — s'il y est plus beau que dans tout autre ; — il peuple la campagne et, chaque année, regagnant son hivernage catalan, Prades ou Céret, Roger Grillon saluait les cyprès de Moux, saluait les cabanes — blanches comme l'herbe aux vignes vers la fin de l'hiver — tant et si bien qu'il fit halte un jour.

A l'*hôtel de la gare*, dont les lauriers-roses vivent de poussière, les trains l'empêchèrent de dormir, mais il n'a souvenir que de cette hauteur, cette rouge falaise battue des vents, où le vieil hôtelier nonagénaire, sec et noueux, frère du cep français, taille, soufre, sulfate, vendange son maigre clos en parlant tout seul, c'est-à-dire avec les cigales ou

avec les pies. Accompagné du plus agréable des enfants, de la compagne la plus digne d'un tel compagnon, Grillon là-haut s'enfiévrait, comme les lauriers-roses de l'hôtel, le crayon aux doigts.

Ils passèrent tous trois dans le feu de ce jour de juin déjà lointain, des inconnus la veille, des amis nouveaux le lendemain, des amis qui mettent en nous leur amitié comme l'hirondelle son nid au bord des tuiles ; et l'on fait tout pour que le nid ne soit pas déserté parce que cela, dit-on, porte bonheur.

Mais derrière Moux il y a tout un pays qui nous fait avec le Roussillon — bon gré, mal gré — un peu la même âme, il y a les Corbières, et, au cœur des Corbières, dans sa corbeillée de collines, Lagrasse, abricots, pêches, muscats ; et tant pis pour ceux qui n'ont point goûté ces pierres. La pulpe de Lagrasse est aussi réelle que l'azur de l'Orbieu, aussi réelle que cette chèvre sur les blancs cailloux de la rive, ou ce pêcheur de goujons aux jambes nues, aux yeux de merle, aussi réelle que la tomate et la figue grise, aussi réelle, hélas ! que la mort de Léon Soulié, du poète, notre ami, aussi réelle que son enterrement sur les confetti du mardi-gras, par les noires ruelles que couvait déjà un fauve soleil ; et le cercueil oscillait comme un navire sur les épaules des porteurs...

A Maule, sous l'aile grise et bleue de l'Ile de France, sous les feuillages où veillait la pluie, c'était juin encore, mais un juin mouillé, journée de délassement avec ses causeries, son repas, les semis de marjolaine et de basilic, journée de cœur ; à Maule parmi les paysages de Prades et de Céret, le mas, les cyprès, la fontaine chers à Séverac, et le village au curé sympathique, tout ce pays rose, tout ce pays qui vous vient aux lèvres, tout ce pays qui danse, tout ce pays de la montagne et de la mer et de filles le long des routes du dimanche, fleurissant l'ombre ardente de leurs corsages vifs, et riant aux passants de leur bouche éclatante, de toute leur sombre chair, tout ce pays divin, dont les passions me passionnent, avec Roger Grillon, je l'aimais davantage ; des fruits nouveaux m'étaient ouverts, des saveurs inconnues révélées.

Déjà, parmi les vergers du Vallespir, chez « Virgile », vers cet aqueduc entrevu — Marc Lafargue par là dut songer à Corot — Pierre Brune m'avait régalé, cueillant pour moi le raisin bleu dans la lumière de l'automne, non loin des premières châtaignes, tandis que, la grappe aux dents, de souples vendangeuses montaient et descendaient encore les pentes vineuses.

Roger Grillon, ai-je simplement inscrit en tête de cette page. On aura attendu l'éloge du peintre, la critique de ses œuvres. Je ne suis pas critique d'art, mais je sais que ce peintre est grand qui fait aimer la vie, qui donne à un arbre parmi les toits tout son essor, à une fleur plus de tendresse, au moindre objet sa part d'humanité. N'y a-t-il parfois plus d'humanité, en effet, dans un vieux dé à coudre, un étui à lunettes, une pipe, pour qui sait les interroger, que sous le gilet satisfait de tel ou tel bipède ?

Pourrait-il être indigne de son art celui dont le cœur est à la fois si prompt à la pitié, à l'affection inquiète, et si courageux, celui qui n'a jamais pensé qu'il y ait incompatibilité entre une destinée de grand artiste et une belle vie familiale ?

L'amitié de Roger Grillon m'est un don du cyprès et une raison de plus d'aimer cet arbre qui sait ce qu'il veut, sans se laisser distraire : l'azur.

JEAN LEBRAU.

Boniface ou l'âne blanc

Pourquoi lui avait-on donné ce nom étrange de Boniface ? Je ne l'ai jamais bien su. Peut-être parce que l'idée de bonté semble s'attacher à ce nom et que l'âne destiné à le recevoir passait pour le meilleur, le plus doux, le plus patient et, s'il est permis de parler ainsi d'une bête, le plus saint des ânes. J'imagine donc volontiers qu'on l'aurait appelé « Maliface » s'il avait été mauvais de son naturel, comme il arrive quelquefois pour certains de ses congénères.

Oh ! le cher et sûr ami d'enfance ! Jamais une ruade, même aux jours de chaleur lourde et énervante lorsque les mouches obstinées harcelaient vivement son derrière. Si, pour porter les plus lourds fardeaux, Boniface ne rechignait jamais, il paraissait éprouver une satisfaction particulière à me recevoir sur son dos, par un frais matin de juillet, quand nous montions à la métairie de mon grand-père, juchée tout là-haut derrière les sommets du Boularic, à trois longues heures de Céret...

— Tiens-toi bien, mon petit ! me criait ma mère un peu inquiète, qui me suivait de près sur un second âne, tandis qu'un troisième, chargé des provisions, fermait la marche du cortège.

Le jour se levait à peine quand nous nous mettions en marche : une imperceptible lueur qui peu à peu se répandait autour de nous, rendant aux choses leurs contours, faisant revivre les couleurs... Et quelle joie pour moi de me voir alors chaussé de mignonnes espadrilles blanches, joliment brodées de fleurs bleues, qui me donnaient une folle envie de sauter tant elles étaient légères à mes pieds d'enfant !

— Tenez-vous bien, mon chéri ! criait à son tour la vieille servante, qui portait dans ses bras ma petite sœur...

Nous étions déjà aux premières hauteurs quand le soleil faisait enfin son apparition là-bas, du côté de la mer. O beau soleil du Roussillon, je ne t'ai jamais vu monter dans le ciel d'été avec autant d'amour et de bonheur ! Quelles matinées rayonnantes ! Et comme toute la montagne embaumait à cette heure, quand les herbes et les plantes, couvertes encore de la rosée de la nuit, s'éveillaient mollement autour de nous, agitées quelquefois par l'envol bruyant de quelques perdreaux ou la fuite d'un lapin surpris dans son sommeil et sa paresse.

Nous traversions d'abord un grand bois de chênes-lièges, aux écorces rugueuses et austères ; puis c'étaient les chênes-verts trapus, aux feuilles dentelées et piquantes, dont je pouvais toucher les branches de la main. On entrait ensuite dans les châtaigneraies : leur ombre fraîche, trouée de taches de soleil, nous permettait une halte. Enfin, quand les premières métairies s'annonçaient à nous par leurs rectangles de culture, nous longions pendant quelques minutes des champs de pommes de terre, de maïs et de sarrasin...

— La récolte s'annonce bien, disait gravement

le métayer de mon grand-père, qui escortait la caravane et veillait avec zèle à ce que les trois ânes ne s'attardassent pas trop en chemin.

J'étais fier et joyeux d'être à cheval sur Boniface. Et, caressant son long poil frisé, doux comme de la laine, dont je sentais avec plaisir la tiédeur entre mes doigts, je lui lançais de temps à autre un autoritaire « arri ! arri ! », que le ravin proche répétait longuement « Aarriii ! aarriii ! ». Et Boniface hâtait le pas...

C'était un âne blanc, de taille moyenne. Il était né à notre métairie et faisait depuis bien longtemps déjà le pénible trajet de celle-ci à la plaine. Aussi, connaissait-il à merveille tous les détours du sentier ; il savait à quels endroits il est opportun de s'arrêter pour reprendre haleine et pousser ensuite, avant de repartir, un braiment sonore qui ébranlait tous les échos du voisinage...

J'ai toujours cru — soit dit sans malice — que Boniface était plus intelligent que le métayer.

Celui-ci, gaillard d'une quarantaine d'années, toujours armé d'un bâton, ne restait pas un moment tranquille. Il allait d'une bête à l'autre et ne laissait échapper aucun détail du transport, fidèle à la consigne donnée par mon grand-père : « Au moins qu'il ne survienne rien en route ; et surtout arrivez-nous de bonne heure, car le soleil serait trop chaud pour les enfants. »

Aussi, frappait-il il tour à tour, sans miséricorde, sur l'arrière-train des trois animaux, qui supportaient tout d'une âme égale et simulaient quelque temps une plus vive ardeur. Mais quelle horreur m'inspirait cet impitoyable bâton ! Chaque fois que les coups résonnaient, accompagnés de jurons qui me paraissaient plus terrifiants les uns que les autres, je maudissais dans mon cœur le méchant homme. Fallait-il être cruel pour frapper ainsi !

— Je leur apprendrai à faire les rosses ! hurlait le métayer, dont la terrible voix retentissait d'étrange façon au creux des sombres ravins.

Je tremblais surtout pour mon âne. Les deux autres, sans m'être indifférents, me causaient, il est vrai, moins d'inquiétude. Mais Boniface ! Il ne fallait pas y toucher !... Quand c'était son tour de recevoir les coups, je me retournais furieux, les joues empourprées, injuriant le métayer, qui se mettait à rire d'un air féroce en montrant ses longues dents de loup...

Les choses se gâteraient sûrement, s'il continuait de la sorte ! Ce qui me surprenait pourtant, c'était de voir ma mère impassible sur son âne et la vieille servante aussi calme, avec ma petite sœur dans ses bras, que la Vierge du Remède tenant son Enfant Jésus.

On sait que les ânes ont besoin de réfléchir parfois quand ils marchent. Pour faire, comme on dit, « venir les idées », il leur faut s'arrêter au milieu du chemin. Chacun en ce bas monde a sa manière de penser. Mais le métayer ne comprenait pas cet effort de l'entendement ; et, comme il ne pensait jamais pour son propre compte, il ne supportait pas chez les autres la réflexion... Et son bâton s'abattait sur le penseur aux longues oreilles. La force brutale dressée comme toujours contre l'esprit !...

Il faut avouer, sans aller plus loin, que Boniface avait un vilain défaut, le seul d'ailleurs qu'on lui connût. Il était têtu, j'étais presque tenté de dire « comme un âne ». Quand une idée entrait on ne sait comment dans cette grosse tête, c'était le diable pour l'en tirer ! De là des scènes tragi-comiques, plutôt comiques que tragiques, si l'on veut, mais qui ne manquaient pas de tourner assez mal pour mon grand ami...

Or, voici qu'à force de marcher, de donner et de recevoir des coups, nous arrivions à la métairie de La Selve. Le martyre de mon ami Boniface allait donc prendre fin : ce n'était pas trop tôt. Malheureu-

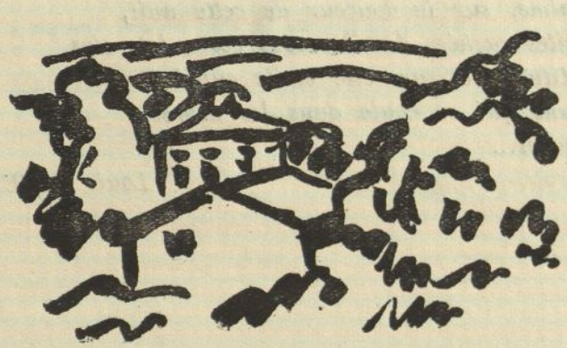
sement, il restait encore un champ de maïs sur notre chemin. Sans doute s'agissait-il, cette fois, des tiges les plus tendres et les plus savoureuses. Boniface les avait déjà reniflées en descendant vers la plaine et avait dû réserver cette dernière gourmandise pour la montée, en récompense des ultimes efforts. Sa raison lui conseillait bien, en la matière, un peu de prudence et cette heureuse sobriété qui, sans rapporter aucun profit, n'engendre en général aucune mésaventure. L'instinct fut cependant plus fort : la gourmandise l'emporta. Boniface se jeta sournoisement sur un coin de maïs où les tiges poussaient plus drues et plus désirables. Il en arrachait déjà quelques-unes d'une dent leste et expérimentée, lorsque le métayer, apercevant son jeu, entra dans une fureur d'autant plus violente qu'il était lui-même intéressé directement à la récolte.

J'ai vu bien des ânes recevoir des coups, et c'est, je ne cesserai de le répéter, le spectacle le plus affligeant du monde. Mais ceux qui tombèrent alors sur le dos de Boniface avaient quelque chose de grandiose et d'éternel comme un cataclysme. A ce moment, j'étais descendu de mon âne et marchais à petits pas derrière lui : le bâton disposait ainsi d'un champ plus vaste pour ses exploits. Je vis Boniface plier les jarrets et s'effondrer comme une masse sur le sol. Je crus que le métayer l'avait tué. Je me précipitai sur l'homme, le frappant du pied, le mordant à la main, criant et pleurant dans une crise de rage et de désespoir. On riait autour de moi, et j'en demeurai tout confus. L'âne se releva comme si rien ne s'était passé, et nous poursuivîmes l'ascension...

Le soir, à la métairie, je descendis à l'étable, où Boniface prenait quelque repos. Nous étions seuls tous deux dans l'ombre. Je passai mon bras autour de son cou, appuyant mon visage à ce corps velu dont je sentais la douce chaleur : « Tu vois, tu vois, pauvre Boniface, ce que c'est tout de même que d'être têtu et gourmand ! Ne te l'ai-je pas souvent répété ?... Mais as-tu bien souffert, cher ami ? » Boniface se montra, comme toujours, sensible à mes caresses. En comprit-il cette fois l'émotion ? J'ai quelque raison de le croire, puisqu'il se mit à lécher lentement mes deux mains, tandis que je caressais encore son museau de velours, humide et frémissant.

Mais, ayant fixé mon regard dans le sien, je crus y lire sa pensée. Etait-ce repentir, bonne résolution ? Non, non, en vérité, rien de tout cela ! Boniface me disait de ses grands yeux profonds, comme arrêtés et recueillis en sa volonté de vieil âne : « Je recommencerai, mon bel ami, dès les premiers champs de maïs, quoi que tu puisses me conter ! Car leurs jeunes pousses ont au mois de juillet un goût si frais et si délectable qu'elles valent bien qu'on soit roué de coups... Je recommencerai encore, te dis-je, dût-il, cette fois, m'en coûter la vie ! »

JEAN AMADE.



EN LANGUEDOC

IMPRESSIONS D'UN SOIR

Sous la froide poussée du vent, très pâle, la lumière
danse ainsi qu'un papillon de nuit
entre les vitres poussiéreuses des reverbères.
O solitude de la rue !
Mon cœur hésite et mon rêve me fuit.

Les maisons, sous le ciel, dorment dans le mystère.
Tout est sombre...
Tout est noir...
Une faible clarté
éveille un peu de vie, dévoile une croisée
qui est mon seul espoir en cette obscurité.
Apaisée,
mon âme s'endort.
Mais voici qu'un invisible oiseau s'envole,
Qui glisse dans le grand silence, qui tourbillonne, qui me frôle,
et qui m'émeut ;
tandis que, dérobant à mes yeux
le ciel, la masse en éventail d'un pin
borne en impasse, et tout en haut, l'écharpe étoilée du chemin.
J'écoute... La frêle cloche d'un couvent, la plainte douloureuse d'un glas.
J'écoute... Un bruit de pas.
J'écoute...
Il me semble, alors, que Dieu se penche,
sur tout ce calme, sur la douceur de cette nuit,
sur ces intimités cachées derrière tous ces volets clos,
et sur ma solitude, et sur cette étoile qui luit
près de la lune qui se coule dans les arbres,
entre les branches...

Louis **DÉJEAN.**

POEMA QUE VOLA

Que bó fa amb els amics de seura a taula,
i amb les donzelles blanques com la neu,
Quan salta la conversa i la paraula
té el rajadiç d'alguna deu,
quan el contentament tot ho neteja,
i deixa el mirar llís,
i que en el cor hí senyoreja
la gràcia del país !
Pel més enllà seguim la vía,
font que s'ajunta a l'altra font.
Si adès la bruma enterbolía
l'herba i la fulla d'aquest món,
tot rodolant a la serena,
trobarem la parada a la remor,
i aquell mirar que té la lluna plena
Que deixa caure sa claror.

Josep-S. PONS.

Bois gravé de Henry BORDES

Au bois, où sont les fées...

Lyrisme du Peuple

J'AIME des contes de Perrault,[1] la tendre poésie, les naïfs secrets et, si j'ose dire, l'obscurité blanche.

Il me semble qu'un mysticisme païen, à la fois puéril et raffiné, anime ces légendes pour enfants, nées de l'amour et formées sans étude : elles sont simples infiniment de ton et de manière ; elles ont pourtant beaucoup de sens et demeurent charmantes.

Aujourd'hui, nous en conservons, certains, le souvenir un peu effacé. Nous les gardons dans un coin de notre mémoire comme on garde dans les maisons de campagne les boîtes de sel, les soupières d'étain où l'on mettait le repas de la mariée, les panières, les coffrets de buis, les armoires normandes, en bois sculpté, au fronton desquelles deux colombes se font des grâces. Ce sont là les reliques des modestes aïeux qui nous ont précédés. Les jolis contes de fées sont aussi une part de l'héritage. Les vieilles servantes, dans les familles privilégiées, et les paysans de toutes les provinces françaises, les disent sans défaillance, dans les soirs d'automne, au coin du feu ou sur l'aire des métairies. Nous avons peine à croire, nous, devenus citadins, que parmi les hommes des campagnes, rencontrés dans nos vacances, il puisse se trouver d'agréables et d'adroits narrateurs, et que de ces lèvres, scellées par l'isolement, la méfiance et l'abus des calculs quotidiens, sortent souvent des paroles fleuries et abondantes comme un chanson du temps passé.

(1) A propos d'un tricentenaire.

* * *

... Délicieux Perrault, qui gravez le coloris de votre poésie sur les visages les plus austères, nous vous devons ce miracle.

Vous êtes l'interprète. Nous savons que l'humanité entière se distrait, depuis ses jeunes ans, d'un petit nombre de fictions dont elle change constamment les détails sans jamais toucher au fonds merveilleux et plein de pureté. Mais ces anciennes histoires se sont colorées sous votre plume des teintes douces du ciel de l'Ile de France. Ecrites d'abord à l'usage de la cour de Louis XIV, elles sont devenues peu à peu la chanson des pauvres et des simples dans les forêts, les plaines ou les montagnes de ce pays. Il y a, grâce à vous, des histoires qui courent encore la campagne et des récits fabuleux qu'on découvre un peu partout, avec des cortèges de gnomes, de farfadets, de péris, de lutins, de pygmées, de sylphes, de géants de tous calibres, de nains, minuscules bêtes humaines, d'ogres, de monstres, de lycantropes, de dragons, de belles princesses, de dames fleuries, lumineuses, jeunes, de vieilles aussi, de vieilles carabosses, féerie, féerie puérile et sacrée, et tous ses hôtes : Barbe-Bleue, Chat Botté, Cendrillon, Riquet à la Houppe, Petit Poucet, dispersés au premier souffle de l'aurore, et toutes les visions imprécises que notre imagination transforme encore...

Tous ces personnages sont très simples et ils ont des aventures étranges. Il n'est nouvelles que d'événements impossibles, de princes épousant des

bergères, de vertu véritable sans cesse récompensée, d'enfants déjouant la surveillance de monstres armés jusqu'aux dents, de héros affrontant le dragon gardien de merveilleux trésors et recueillant la fleur de baume et la fleur qui chante, de folles du peuple devenant grandes dames, d'hommes ravis à travers les nuages et d'hommes métamorphosés. On voit bien que ces histoires sont du temps lointain où les bêtes parlaient.

De tout cela, il se dégage une poésie instinctive et chantante, impalpable et coulant de source. De sa plume tourangelle, Perrault écrivait avec la poésie orale des peuples. Il puisait dans l'éternel folklore. Malgré le commerce des courtisans, il n'avait cessé de penser que la littérature qui se réfugie dans la tour d'ivoire, qui se sépare dédaigneusement des masses populaires est comme une plante sans racine. La plus parfaite érudition et les dons les plus éclatants sont vains chez un artiste, s'il n'est pas capable de redevenir un enfant pour qui le monde est toujours neuf...

* * *

Voilà ce que c'est que de s'attarder dans les buissons fleuris où sont les fées. On perd ainsi tout contact avec la réalité. On voit le monde à travers des lunettes roses. On oublie les intentions moralisatrices de l'auteur, qui conseillait aux femmes de n'être point curieuses (Barbe-Bleue) ; aux marâtres de ne point faire de différence entre les enfants du premier et du second lit ; aux fillettes de prendre garde au loup...

Las ! Aujourd'hui, dans les villes modernes on s'apprête déjà à enterrer les belles légendes ; elles seront bientôt comme un cadavre enfoui au milieu d'un champ, quand la pluie et le vent ont effacé le nom et détruit l'enclos fragile, quand l'herbe nouvelle a tout couvert, tout fondu avec la terre, qui s'étend, lointaine. Les imaginations machinées des hommes ressemblent maintenant à la tour de Barbe-Bleue : les dépouilles de mille jolis contes de fées y demeurent suspendues, méprisées, puis oubliées. Bientôt, il ne leur restera plus qu'à se diluer dans cet océan d'oubli que la terre entraîne avec elle. Dans le grand tumulte moderne, qui entendrait le faible appel des histoires et des chansons qui disparaissent, dont le rythme coloré et délicat est broyé par l'incessant mouvement, l'immense fracas ?

...Car, les enfants, particulièrement les enfants des pauvres, tous les Jean-sans-Pain du monde, lisent avec une gravité résolue, sous le joug de l'implacable réalité, les premières pages du livre de la vie moderne, où il est question des fées Electricité, T. S. F., Civilisation et de l'Ogre Argent, inhumain et combien redoutable celui-là...

PAUL GUITARD.

LE TOMBEAU DE MARC LAFARGUE [1]

Luxe vain de la mort ! Quelles roses funèbres
Ou quelle architecture à l'ombre d'un cyprès
Suscitèrent jamais hors des froides ténèbres
Ce nom dominateur du Temps, — qui vient après ?

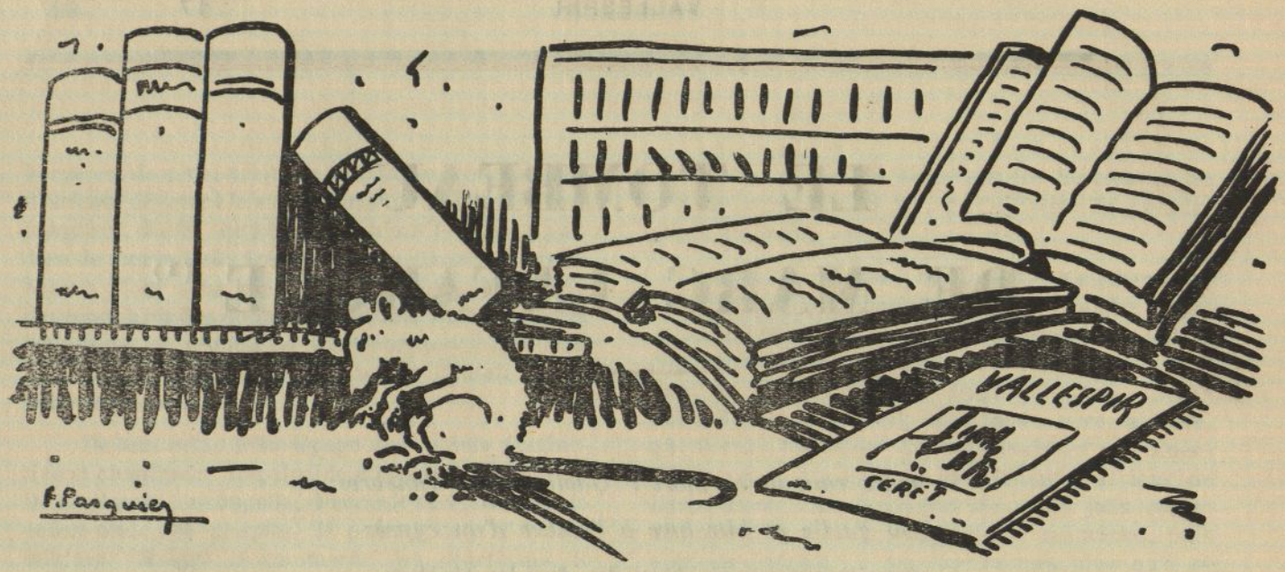
Seule, à peine étendu le corps, à peine l'herbe
Verdissante apparue aux tertres remués,
L'œuvre belle s'atteste et demeure superbe,
Vertu de l'Etre avec les dons perpétués.

Tel affirme, gisant sous la fraîche pelouse,
Notre Lafargue mort pour qui ces vers chantés
Sa gloire réveillée aux jardins de Toulouse,

Muse, sous un manteau de glorieux étés
Qui, tour à tour porté sur l'une et l'autre épaule
Luit avec le soleil de l'un à l'autre pôle

Pierre CAMO.

(1) Sonnet lu par notre ami P. Camo, lors de l'inauguration d'une plaque commémorative apposée à la maison de Marc Lafargue, à St-Simon.



LES LIVRES

Le livre de raison, par Joseph de PESQUIDOUX
(Librairie Plon)

Quel beau livre, et qui vous repose des innombrables stupidités qui déferlent avec fracas aux étalages des libraires. Certes, ce n'est pas un roman de mœurs plus ou moins pornographiques, ce n'est pas non plus un roman d'aventures cosmopolites à la Dekobra, ni une historiette à la Vautel... Mais que *Le Livre de raison* ne jalouse pas les gros tirages de ces peu intéressants spécimens de littérature moderne. Cette simple étude de la vie paysanne est un chef-d'œuvre, qui survivra, alors que les autres, bas exploiteurs de la passion de la foule, auront depuis longtemps sombré dans le mépris et l'oubli.

Il s'élève de ces pages comme une bouffée d'air rustique, comme une émanation de la douceur et de la force du foyer. Ces travaux paysans (les semailles, coupe de bois, etc.), nous les avons lus des milliers de fois, et cependant avons-nous jamais trouvé cette force imagée, cette saveur délicieuse ?

« La graine tombe sur la couverture morte, dans un rayon plus ou moins grand suivant son poids. Le vent emporte plus loin une graine légère, ailée qu'une lourde. Prenons un gland, fruit de chêne, semence par excellence... Il y a peu, à la mi-octobre, j'ai assisté à l'ensemencement naturel d'un coin de bois entre de grands chênes espacés, ceux que les forestiers nomment bis-anciens et regardent comme les meilleurs reproducteurs, les étalons de choix. J'errais là, l'après-midi, sollicité par l'éclat du jour : un ciel de soie étendu au-dessus de la terre diaprée encore, qu'une pluie récente avait rafraîchie. Un coup de vent passa quelques instants, levé on ne sait où, annonciateur de troubles prochains. Sous le souffle, de toutes les branches les fruits mûrs se détachèrent. Les uns tombaient droit avec un bruit mat, les autres rebondissaient avec un bruit métallique, après avoir heurté quelque ramure inférieure, et l'on aurait dit les premiers grêlons d'un orage tintant sur un toit ».

Il faut lire et relire ces chapitres sur le « Coffre à sel », le « Puits », la « Bâtisse » le « Site », pages chargées d'humanité et de raison, d'où se lèvent mystérieusement des collines rousses, des bois de chênes noirs, des landes rases ourlées de pins en lignes... La métairie devient trop petite pour la famille qui s'agrandit, et c'est « l'exode » vers un autre foyer, la « refonte » d'une autre exploitation qui descendra aussi prospère que la première. Et tout en méditant ces lignes je songeais à d'autres exodes de notre montagne, non pas pour faire revivre une métairie à côté de la première trop petite — mais à ces exodes définitifs vers la plaine tentatrice. La maison usée croule, le champ de

sarrazins crêté de fleurs blanches n'est plus connu que des passes de ramiers, la forêt de chênes ou de hêtres est dévorée par la fougère. Avant que tout soit fini, hélas ! ne se lévera-t-il pas un lettré comme J. de Pesquidoux pour nous donner un livre de raison de notre terre. Ah ! il ne suffit pas pour cela de tomber en pâmoison devant le Canigou géant et l'Albère bleue, il ne suffit pas de chanter la Côte Vermeille et de nous dévider le chapelet usé des mêmes lieux communs... Non, il faut atteindre la source populaire et crue qui coule sur son lit d'ardoises, ou de roches claires. Vous, ami Amade, qui chaque année, dans votre séjour d'eau et de feuilles de la montagne vallespirienne examinez d'un œil si aigu notre monde terrien et recueillez le suc de ses propos, ne pourriez-vous reprendre la plume de *Pastoure et son Maître* et nous donner enfin ce livre attendu ?

La Fayette, par Joseph DELTEIL

(Grasset, Editeur)

On connaît mon opinion sur Joseph Delteil. Son dernier livre ne me fait pas changer d'avis. J'avoue ne pas aimer beaucoup ce style torturé, truffé de procédés et d'images ébouriffantes, avec des cascades de mots qui ne veulent rien dire.

Sans m'attarder sur les hérésies historiques qui font du livre un vaste miroir déformant, je relèverai cependant le chapitre sur la Terreur. Il y avait à faire un vaste tableau d'une gravité sombre rehaussé de sang — une espèce de Rembrandt noir sur blanc — l'auteur nous donne une basse description pornographique, une scène dégoûtante pour vieux séniles ou collégiens en mue.

A côté de cela, de subits éclairs de génie qui illuminent la pâte lourde du style. Le talent de Delteil n'a rien à gagner à ces trucs de bonimenteur destinés uniquement à ameuter la foule autour de ses livres.

La Famille Salade, par Jacques FANEUSE

(Editions de La Griffe)

Ce petit roman de Jacques Faneuse qui relate l'histoire des gens de l'arrière que l'état de guerre rendait si drôlement gémissants, m'a rappelé de bien lointains souvenirs. Comme ils étaient férocement enfoncés dans leur égoïsme, ces braves bourgeois patriotards. N'étaient-ils d'ailleurs pas très éloignés de se croire des héros, parce qu'ils subissaient la carte du pain, ou de problématiques menaces de gothas ! Jacques Faneuse les a croqués sur le vif, sans aucune retouche, sans aucune pitié. Ils sont là avec leurs petites faiblesses, leurs petits ridicules — tristes fantoches que l'après-guerre dégonfle... L'auteur « des Amours de Monsieur Gueulard d'Empeigney » excelle à dépeindre ces petites vies ternes, et à faire éclater devant nous l'éternelle bêtise humaine. J'ai retrouvé avec joie dans ce petit document en marge de la guerre, ce style fluide et doré de Jacques faneuse, que l'auteur prodigue chaque semaine dans les colonnes de l'*Ame Gauloise*, et qui l'apparente irrésistiblement à André Theuriet.

Le Double Sacrifice, par Emile RIPERT

(Editions de la Vraie France)

Encore un livre de guerre, ce qui prouve que cette veine est loin d'être épuisée. Le roman de notre collaborateur Emile Ripert est l'histoire de la controverse qui a soulevé un instant le monde intellectuel. Les savants et les artistes n'ont-ils pas le droit de se conserver à la science et à l'art en cas de guerre et le pays n'éprouve-t-il pas une double perte lors de leur mort ? N'a-t-on pas reproché en effet à la France d'avoir exposé sans grande utilité parfois ses valeurs intellectuelles, alors que d'autres nations, par d'habiles procédés, les avaient tenues à l'écart de la lutte ? Emile Ripert nous présente ainsi en raccourci l'histoire de plusieurs de ces jeunes gens qui portent en eux un trésor intellectuel et se résolvent de façon différente à le sacrifier.

Notons parmi ces pages écrites dans le style mâle et sobre habituel à l'auteur des notations justes sur Perpignan, et une pittoresque vision du vieux Villefranche, dans l'âpre Conflent.

Charles BADIN.

LA VIE DES PROVINCES

PROPOS D'UN RÉGIONALISTE

Le festival Déodat de Séverac à Amélie-les-Bains

Ce n'est pas un compte-rendu que je veux infliger aux lecteurs de Vallespir, *mais simplement quelques impressions glanées au cours de cette journée de dimanche. La scène se dressait en plein air, dans ce petit coin de verdure qui prolonge le Casino jusqu'à la rivière. En face des spectateurs, la montagne de Montalba où un vent fiévreux brassait les châtaigniers et les chênes-verts. Derrière, les pentes fauves de Montbolo saignées de carrières.*

Du monde, certes, mais pas la grande foule populaire qui se serait pressée aux arènes de Céret. Car en toute franchise, nous ne cacherons pas aux organisateurs qu'une date était préférable à celle qu'ils ont prise : le lundi de St-Ferréol à Céret. *Non seulement parce que Déodat de Séverac avait choisi la capitale du Vallespir comme séjour de prédilection et comme l'endroit où devaient se dérouler les futures fêtes qu'il avait prévues (des lettres de lui adressées au Président de l'Association des Mutilés de Céret l'attestent) mais aussi parce qu'il manquait à la scène d'Amélie cet élargissement d'horizon, cet écran harmonieux des Albères, cette vaste luminosité qui baigne les arènes cérétanes.*

Ceci dit, nous voilà plus à l'aise pour féliciter Jacques de Noëll et Joseph Lignon de leur manifestation réalisée avec éclat, qui a réveillé dans bien des cœurs de doux souvenirs mêlés d'amers regrets. Tandis que la musique du 81e égrenait savoureusement les pittoresques morceaux « En vacances », je songeais combien cette musique aux couleurs vives, aux titillations sonores sortait vraiment de notre terroir. Très heureuse également la reprise du Cant del Vallespir *d'Amade par les chanteurs d'Arles, Amélie et St-Laurent-de-Cerdans. La Cantate de notre ami, que je voudrais entendre interpréter par une puissante masse chorale, est l'émanation de notre sol. Les voix graves des hommes sur lesquelles courent les fioritures des voix féminines rappellent par instants le sourd murmure du vent dans les châtaigneraies vallespiriennes, avec un je ne sais quoi d'indiciblement sauvage et nostalgique...*

*Enfin le ballet d'*Héliogabale *termina cette fête... Les danseuses du corps de ballet de Toulouse exécutèrent avec habileté et grâce les diverses danses. La bacchanale les termina. Regrettons que la* cobla *ne se soit trouvée à cet instant pour soutenir le rythme. La plénitude dorée du tenor, le frémissement douloureux de la prime auraient su, mieux que les cuivres, rendre davantage l'exaltation croissante de la bacchanale, l'ivresse sacrée de la danse...*

Charles BADIN.

A propos du « poireau »

La Dépêche, *sous la signature de Pierre et Paul, dénonce l'averse de rubans qui submerge depuis quelques jours le pays, et écrit non sans une certaine ironie que « le poireau s'abat le plus souvent sur des citadins qui ne distinguent pas un navet d'une betterave. »*

Cette appréciation du grand journal méridional n'est pas pour nous déplaire, et en tout cas vient à l'appui de notre éternelle lamentation sur l'exode rural : on ne fait rien pour encourager le monde paysan. N'est-il pas scandaleux en effet de voir un grand nombre de personnes, tout à fait étrangères à l'agriculture, arborer la décoration réservée aux meilleurs cultivateurs, alors que ces derniers attendent bien souvent leur vie durant cette distinction ? Je connais ainsi un fort brave homme attaché à la glèbe depuis l'âge de 16 ans, et qui, ses 70 ans sonnés, continue à exploiter ses champs et ses vignes. Ce labeur journalier, cette constance souriante, sans une plainte (notre homme est resté vingt ans chez le même maître) avant de diriger son petit bien, est à mon sens un acte supérieur à bien d'héroïques exploits de bravoure.

Je dédie cette petite supplique à nos parlementaires, et particulièrement à notre député du Vallespir, Pierre Rameil, qui, j'imagine, ne peut manquer de s'intéresser à notre effort de renaissance vallespirienne.

CRITON.

PAPIER A CIGARETTE

JOB

USINE SAINTE MARGUERITE

CÉRET (P.-O.)